

À L'UNIVERSITÉ :

LA RÉUSSITE POUR LES FILLES ET L'ORIENTATION POUR LES GARÇONS ?

Mateo Alaluf

Professeur à l'Université Libre de Bruxelles

Les filles réussissent mieux à l'école

Nous commençons à le savoir : les filles sont désormais plus scolarisées que les garçons et réussissent nettement mieux à l'école. Nous avons pu le vérifier une nouvelle fois dans une enquête récente auprès des étudiants inscrits à l'ULB. À l'issue de la première année d'université, la réussite des filles est sensiblement plus élevée que celle des garçons. Ce résultat est d'autant plus remarquable que les facteurs de succès, fortement corrélés entre eux, leur sont dans l'ensemble défavorables. Elles sont en effet issues d'origines sociales plus modestes que les garçons et d'options moins fortes dans le secondaire. Les résultats universitaires des filles sont ainsi meilleurs quelle que soit leur origine sociale et dans toutes les orientations universitaires¹.

La principale conclusion que l'on peut tirer de cette recherche est la suivante : des deux facteurs d'inégalité, origine sociale et sexe l'université aggrave le premier et atténue le deuxième. Les milieux sociaux peu scolarisés, faiblement dotés sur le plan socio-économique restent exclus de l'université. Les enfants d'ouvriers par exemple ne sont pas en proportion plus nombreux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a quarante ans. Par contre, les filles, très longtemps minoritaires à l'université, forment à présent la majorité des étudiants. Il faut en plus remarquer que c'est par les filles que l'université s'ouvre quelque peu vers les milieux sociaux moins favorisés. Sans elles, l'université s'adresserait encore plus qu'elle ne le fait aux seuls « héritiers ».

En d'autres termes si l'université reste plus que jamais, selon les termes de Bourdieu et Passeron une instance de reproduction sociale, sur le plan de l'égalité entre hommes et femmes elle est incontestablement, comme le disent Baudelot et Establet, « en avance sur la société ». Alors que dans l'emploi (y compris dans l'emploi universitaire) les femmes restent infériorisées, elles vont plus longtemps à l'école où elles réussissent mieux que les hommes.

Choisissent-elles pour autant mal leurs études?

Le constat positif de la réussite des filles est immédiatement contrebalancé par le choix déplorable de leur orientation d'étude. Dès les premières années du secondaire les filles sont

¹ Les résultats de cette recherche sont développées dans : ALALUF M., IMATOUCHAN N., MARAGE, P., PAHAUT S., SANVURA R., VALKENEERS A., VANHEERSWYNGHELDS A., *Les filles face aux études scientifiques. Réussite scolaire et inégalités d'orientation*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2003.

reléguées vers les filières moins valorisées de l'enseignement technique et professionnel et dans le général vers les options où la composante mathématique est moindre.

En fait, derrière le discours qui suppose les filières et options de valeur égale, il existe, dans l'enseignement secondaire une véritable hiérarchie attestée dans la pratique par le caractère asymétrique et irréversible des orientations et l'origine sociale des élèves qui fréquentent les différentes filières. Ainsi passe-t-on du général vers le technique et vers le professionnel et dans le général des options « maths fortes » vers les « maths moyennes » et « faibles ».

Ainsi le choix d'une orientation et d'une école réputée « bonne » s'avère-t-il essentiel d'abord pour la carrière scolaire et ensuite professionnelle des jeunes. D'autant plus que, comme par une heureuse coïncidence, c'est dans les « bonnes » options des « bonnes » écoles que l'on trouve les meilleurs professeurs et l'enseignement de qualité. Bien sûr il n'y a nul hasard dans cette fabrication d'inégalités. Comme le disent justement les sociologues, « dans toute interaction sociale s'exprime la domination ordinaire »².

Arrivés ensuite à l'université, les garçons issus des options « maths fortes » de l'enseignement secondaire général se concentrent dans les filières « prestigieuses » (du moins en ce qui concerne l'origine socio-culturelle de leur recrutement), alors que les filles issues des mêmes options du secondaire se répartissent dans l'ensemble des filières.

Ainsi à la hiérarchie des filières du secondaire répond celle de l'université. On y trouve dans l'ordre, l'école de commerce (ils disent maintenant 'business school'), les sciences appliquées et les sciences. « Le prestige » de ces orientations se définit par l'origine sociale (bons milieux) et scolaire des élèves (bonne école et bonne orientation). Les filles font cependant désordre dans ce décor : Celles qui sont de milieu social bien dotés sur le plan socio-culturel et sont issues d'une option « maths fortes » de l'enseignement secondaire général, ne choisissent pas massivement, comme le font les garçons, les « bonnes » orientations universitaires.

Sur quoi repose le jugement négatif accolé au choix des filles ? Sans doute à ce qu'il diffère du choix des garçons et que celui-ci demeure la norme. Mais surtout l'observation suivant laquelle lorsqu'une filière universitaire se caractérise par l'origine socio-culturelle élevée des étudiants la proportion des filles y est minoritaire, alors que lorsque les étudiants proviennent de milieux moins dotés, la proportion des filles devient majoritaire. De ces prémices, on déduira sans se poser d'autres questions qu'une orientation plus ouverte dans le choix des études ne peut constituer pour les filles qu'un handicap.

Et si les filles faisaient les bons choix ?

Pourquoi les filles, pourtant meilleures élèves que les garçons, s'obstinent-elles toujours à mal s'orienter dans le choix de leurs études ? La première réponse à coup sûr réside dans le fait qu'elles seraient peu et mal informées sur les études et leurs débouchés professionnels. Pourtant l'enquête que nous avons menée montre clairement, même si l'on peut faire mieux en la matière, que les filles sont plutôt mieux informées que les garçons. Les mauvais choix sont alors attribués aux stéréotypes qui connotent fortement comme masculines certaines orientations, à quoi s'ajoute la composition unisexuée de ces orientations qui aboutirait à tenir

² MARTUCELLI D., *Dominations ordinaires*, Balland, Paris, 2001.

les filles à distance. Sans doute cette explication recouvre-t-elle une grande part de vérité, mais suffit-elle pour autant à expliquer l'ampleur du phénomène ? Enfin, on expliquera cette disparité des choix par celle des projets familiaux différenciés pour les filles et les garçons. L'investissement familial se porterait davantage sur les garçons et contraindrait ceux-ci à choisir une bonne orientation, alors que les filles, plus livrées à elles mêmes, choisiraient au fond plus librement un domaine qui leur plaît certes, mais peu porteur sur le plan professionnel. Les filles feraient ainsi, par facilité sans doute, un mauvais usage de la liberté dont elles auraient la chance de bénéficier.

On s'interroge cependant beaucoup moins sur les conditions d'insertion professionnelle dont on sait combien elles sont différenciées suivant le sexe des diplômés. On connaît pourtant le poids des discriminations dont sont l'objet les femmes en matière d'accès à l'emploi, des salaires, des conditions de travail, des statuts d'emploi et des possibilités de carrière. Lorsqu'il s'agit en particulier de professions scientifiques et techniques et d'emplois « prestigieux » l'infériorisation des femmes est encore plus manifeste, comme on le voit d'ailleurs, dans ce même numéro de « Politique » pour les professions académiques.

Stigmatiser la mauvaise orientation des filles qui déserteraient les filières scientifiques et techniques conduit à leur faire porter la responsabilité de leur infériorisation dans l'emploi. Ne devrait-on pas prendre acte au contraire que les filles choisissent à présent des études longues et qu'elles expriment ainsi des ambitions professionnelles en rapport avec leur réussite scolaire ? Si elles délaissent certaines orientations n'est-ce pas plutôt en raison des conditions de travail et des discriminations qu'elles refusent de subir.

En d'autres termes l'hypothèse suivant laquelle les filles sont au moins aussi informées et aussi rationnelles que les garçons et qu'elles font le bon choix en ce qui concerne leur orientation correspond peut être plus à la réalité. Pourquoi d'ailleurs ne seraient elles pas en avance et ne préfigureraient pas les orientations futures des garçons ? Choisir plus massivement la médecine ou le droit comme le font les filles est-il plus « féminin » ou moins rationnel que devenir informaticien ou ingénieur ? Si les employeurs se plaignent du manque de candidats féminins dans certains secteurs, ne devraient-ils pas changer leurs pratiques en matière de recrutement, de rémunération, de promotion et d'une manière plus générale des opportunités offertes aux femmes ?

Faut-il sauver les garçons ?

Si les filles réussissent mieux et choisissent bien leurs études, que deviennent alors les garçons ? Ils sont à la dérive et « il faut les sauver » titrait en couverture *Le Monde de l'éducation*³. Les filles naguère victimes seraient-elles devenues à leur tour les bourreaux des garçons ? Partout une même interrogation se fait jour. Ne faut-il pas protéger les garçons de la mixité qui a si bien réussi aux filles et dont ils seraient devenus les laissés pour compte ? Si bien que la remise en cause de la mixité semble réconcilier certains courants féministes qui n'envisagent les rapports sexués qu'en termes de coupables et victimes et les conservateurs les plus extrêmes qui « par nature » ne supportent pas les mélanges.

Le fait que les filles sont censées mieux travailler à l'école pénalise-t-il les garçons ? Ceux-ci sont-ils mis de ce fait dans l'impossibilité de bien travailler en classe et poussés à embêter les

³ N° 310, Janvier 2003 .

filles à la récréation ? Si les garçons sont devenus les victimes de la mixité la logique que certains ne sont pas loin de partager devient celle de la séparation des sexes.

N'est-ce pas un peu vite que l'on a importé des schémas anglo-saxons sans d'avantage les soumettre à la critique. Si les échanges en classe, les jeux à la récréation, les images véhiculées par les enseignants, les formes de violence scolaire pénalisaient unilatéralement les filles comment expliquer alors leur meilleure réussite scolaire ? Prenons garde de nous contenter à présent d'inverser simplement le raisonnement pour désigner les garçons comme les nouvelles victimes de l'institution scolaire. La meilleure réussite scolaire des uns ou des unes n'explique pas les moins bons résultats des autres. Mais où se trouve alors le problème ?

L'égalité des chances contre l'égalité des conditions

Le modèle de l'égalité des chances, associé à celui de l'ascenseur social, a dominé la façon de penser l'école dans la société. Or, les travaux de Bourdieu et Passeron sur « la reproduction » l'ont bien montré, en ce qui concerne l'accès à l'école des milieux populaires les capacités à compenser les inégalités de l'école paraissent très faibles. Nous savons en effet qu'on apprend d'autant plus qu'on part d'un niveau élevé⁴. Si bien que l'école transforme les inégalités sociales en inégalités scolaires. Comme celles-ci ne sont traitées tout au long du parcours scolaire qu'en termes scolaires elles ne pourront que s'approfondir. L'école reçoit effectivement des enfants inégaux et fabrique elle-même des nouvelles inégalités⁵.

Notre enquête sur les filles à l'université, nous conduit à conclure que l'école pervertit la domination masculine. Qu'en ce sens « elle est en avance sur la société »⁶, dans la mesure où les femmes sont doublement infériorisées dans la répartition des tâches domestiques et dans l'emploi. Elle ne parvient cependant pas à perturber la domination sociale ordinaire dans la mesure où, aveuglée par l'égalité des chances, elle ne parvient pas à se donner des objectifs en termes d'égalité des conditions.

Celle-ci ne pourrait-elle pas trouver une ébauche de solution à travers précisément la mixité. Jamais la mixité sociale n'a été vraiment tentée à l'école. La séparation des filières et des options, la localisation des établissements ont toujours constitué des barrières. La mixité entre filles et garçons a permis par contre des progrès considérables. Encore faudrait-il ne pas penser le rapport des sexes en termes de culpabilité. Au risque de mettre à mal le stéréotype de victimes perpétuelles qui fait désormais consensus pour désigner les femmes, l'école permet effectivement de rendre les femmes plus autonomes.

Mateo Alaluf

⁴ En langage « savant » on dit que les progressions scolaires ont un caractère cumulatif.

⁵ Voir à ce sujet l'excellent livre de Stéphane BEAUD, *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, La Découverte, Paris, 2002.

⁶ BAUDELLOT C., ESTABLET R., *Allez les filles !*, Le Seuil, Paris, 1992.